

Le grand marché

- On les appelle les éphémères, dit Simon.

Il travaillait à l'Auberge, une association d'aide aux migrants et aux prostitués à Calais. Il était si vieux ! Comment faisait-il pour tenir, jour après jour, face à l'ordure du monde ? Judith le laissait parler sans l'interrompre. Il avait besoin qu'on l'écoute, réellement, jusqu'au bout de son témoignage, jusqu'au bout de sa révolte et de son désespoir.

- On les appelle comme ça parce qu'on ne les voit que quelques jours : à peine arrivées, elles se volatilisent. Il y a un marché de la jeune prostituée. Elles arrivent, les clients se servent. Ils les font tourner, se lassent vite, ils réclament du nouveau. Au bout d'une semaine, elles disparaissent. On ne les revoit plus. Elles s'évanouissent une fois consommée. Je suppose qu'elles sont envoyées dans une autre ville, où tout recommence. Les proxénètes laissent la place vide, le temps que l'impatience et la frustration gagnent les clients. Puis ils lancent la rumeur d'un arrivage. Les clients sont prêts à tout pour être les premiers. Un black Friday d'esclaves sexuels. C'est la curée. Une horreur. Elles passent à notre antenne, du côté du chantier. Elles se mêlent aux anciennes. La dernière fois, j'en ai vu onze. La plus âgée devait avoir seize ans. Les filles parlent peu. Il y a toujours deux, trois souteneurs qui rôdent, qui surveillent. Il y a deux jours, une a réussi à déjouer leur attention.

Il sortit une photo. Une jeune fille de treize, quatorze ans qui sourit avec ses parents. Judith retourna la photo : rapidement griffonné, un message. « Je m'appelle Oni. Aidez-moi. Aidez-nous. »

- Je n'ai pas eu le temps de lui parler. Un des hommes s'est approché. Hier soir, elles n'étaient plus là. Madame, il faut les faire sortir de cet enfer. La police est débordée. Elle nous parle de vastes enquêtes, de réseaux... que le but est d'arrêter les têtes du trafic, mais en attendant, Madame, en attendant... Nous, on ne peut rien, mais vous peut-être...

Il reprit la photo, la regarda de nouveau. Sa main tremblait...

Judith posa doucement la sienne dessus.

- Dîtes-moi ce que vous savez de plus. D'où viennent-elles ? Où vont-elles ? Où arrivent-elles ?

- La plupart sont des migrantes. Elles n'ont pas de papiers. Elles essayent de passer en Europe. Les réseaux les prennent.

Malgré l'écoeurement, Judith demeurait concentrée sur les faits.

- Il n'y a jamais de garçons ?

- Rarement ; les garçons, ils les dressent pour d'autres trafics. Mais on en voit parfois.

- Où arrivent-elles ? Les autres prostituées ont dû vous en parler.

- Non, Madame. Elles ne parlent pas. Bien sûr, les autres prostituées en savent plus mais elles ont peur. On est leur seul point d'attache. Si on commence à s'intéresser à ce trafic, on est sûr de les perdre.

- Bien. Je ne vous garantis rien. Je garde la photo. C'est moi qui vous recontacterai. D'ici, là, vous n'évoquez avec personne cette entrevue. Vous effacez toutes les traces de vos démarches : mail, sms... qui vous relie à moi.

- Mais pourquoi ?

- Parce que si les trafiquants apprennent vos démarches, je ne donne pas cher de votre association et ils se vengeront forcément sur les filles. Même si aucune ne les trahit, il suffirait qu'ils le croient pour que toutes en paient le prix.

- Bien... Pour le paiement...

Elle l'interrompit.

- Ce n'est pas à vous de payer. C'est eux qui paieront mes factures.

- Merci, alors à bientôt ?

- Oui, à bientôt.

-Au revoir, Madame, dit-il en lui serrant la main.

- Au revoir, Monsieur Simon, bon courage.

Judith raccompagna le vieil homme dont le dos semblait moins voûté. Elle réfléchit quelques instants, téléphona.

- Mourgue, j'ai besoin de vous.

Elle savait qu'elle pouvait compter sur le commissaire. De son côté, il savait qu'à chaque fois qu'elle faisait appel à lui, c'était pour une affaire grave et urgente et surtout pour laquelle elle craignait que la justice ne soit jamais rendue. Il utilisait ainsi ses heures de loisir à contrebalancer l'impuissance de ses heures de travail. Il lui consacrait alors tout le temps qu'il pouvait.

Ils se rencontrèrent place Crève-cœur, à Calais. Ils s'installèrent en terrasse. Sur la place, on montait les baraques du prochain village de Noël. Un camion bâché s'arrêta. Par réflexe, Samuel Mourgue, tout en buvant son café, y jetait un œil ; une dizaine de personnes en sortit : des hommes dépenaillés, de toutes origines. Un contre-maître à force de geste et de mots simples expliqua le travail. Un des membres du groupe traduisit aux autres ce qu'on attendait d'eux puis on leur distribua des gants et quelques outils.

- Cette année, le petit Jésus va naître dans la jungle... ou y mourir.

Judith se retourna, observa les allées et venues des ouvriers. Au sol traînaient des pères Noël de polystyrène, des pancartes de pancakes faits maison, du faux gui et du houx vert.

- C'est de ça que je veux vous parler, dit Judith en revenant à Samuel.

Elle lui résuma l'affaire et conclut :

- J'ai besoin d'un client pour approcher les filles. Il faudrait que vous infiltriez le réseau des clients. Peut-être que l'une d'entre elles en saura plus, acceptera de nous parler. J'ai loué deux studios à Sangatte. Ce sera notre base. Vous les testez dans votre studio. Si elles acceptent, vous me les amenez. Moi, j'intègre l'équipe de l'Auberge. J'arriverai bien à faire parler une des anciennes. Elles savent forcément où les proxénètes gardent les filles et où ils les envoient.

Samuel jugea la proposition de Judith.

- Ce sera dangereux.

Il posa un sac sur la table renfermant une boîte à chaussures.

- C'est un petit calibre mais il peut faire mal. Il y a aussi des munitions et un mobile prépayé avec le numéro du mien.

Il réfléchit encore.

- Je me ferai passer pour un photographe un peu pervers.

- Quand peut-on commencer ?

- Le temps que je pose quelques congés... Disons... Dans huit jours.

- Parfait, ça me laisse le temps de faire partie de la maraude.

Judith sortit une enveloppe.

- Voilà pour les passes, mes fonds de réserve. C'est tout ce que j'ai. J'espère que ça suffira pour quelques semaines.

Samuel repoussa l'enveloppe.

- Pas la peine. Je trouverai bien quelques souteneurs qui accepteront de contribuer bon gré mal gré à notre enquête.

Judith sourit.

- On y va, proposa-t-elle.

- Allons-y.

Ils s'éloignèrent de Calais, longèrent les barbelés du TGV aux lames desquelles restaient accrochés des haillons de plastics et de vêtements flottants dans les rafales de vent. A Sangatte, Judith indiqua à Samuel l'emplacement des deux studios. Puis ils rodèrent le long des jungles. Malgré les évacuations, les bidonvilles avaient réapparu : mélange hétéroclite de misère et d'intelligence. Des abris éphémères et

de fortune aux parois de tôles et de palettes recouverts de toiles rapiécées. Demain, ils seront ailleurs. Une vie au jour le jour. Samuel fit arrêter Judith. Il tenta une approche. D'abord méfiants, les quelques migrants présents, lorsque Samuel les assura qu'il était photographe et non policier, acceptèrent de parler, un peu. Quelques paroles monnayées autour d'un thé. Mourgue sortit un appareil. Il posait fièrement devant leurs abris. Une manière de laisser une trace : la preuve qu'ils existent. Dans la boue et le chaos, les hommes reconstituaient comme ils pouvaient l'hygiène et l'ordre des maisons qu'ils avaient quittées. Là un salon signalé par une table tonneau et deux fauteuils crevés de voiture, ici la cuisine et son bidon métallique rempli de braise sous un arbre auquel étaient suspendues des casseroles cabossées d'aluminium. Malgré leur anglais approximatif, ils parvinrent à se comprendre. Samuel cherchait des filles pour les prendre en photo, pour un reportage, il paierait les séances. Les hommes lui indiquèrent deux, trois zones où ils pourraient en trouver. Mais la plupart ne couchait pas dans le camp. Ils ne savaient pas vraiment où on les parquait. C'était le mot qu'ils avaient employé. C'est tout ce qu'il put savoir. Ils reprirent la voiture, allèrent repérer les lieux que les migrants lui avaient indiqués : un parking désaffecté, un terrain vague à l'arrière d'une ZAC. Quelques anciennes prostituées attendaient adossées à des camionnettes cabossées. Aucune n'avait entendu parler d'arrivage régulier.

Huit jours plus tard, Samuel s'installa à Sangatte. Il retourna à la jungle, évacuée. Les abris étaient au sol. Il erra dans les environs, trouva quelques membres d'association qui lui indiquèrent plusieurs sites de repli pour les migrants, des refuges momentanés mais aucun campement ne s'était réorganisé. Il s'y rendit, ne retrouva pas ses premiers contacts. Il s'intégra à quelques réseaux via internet. On s'y échangeait des adresses, des notes : les femmes étaient évaluées. Il se rendit chaque soir dans ces différents lieux, choisissait une prostituée, discutait avec elle. Mais ni les réseaux ni les prostituées ne lui parlèrent du trafic des adolescentes. Les clients devaient suivre d'autres filières.

De son côté, Judith intégra l'équipe du soir de l'association. Simon la présenta au groupe. Ils étaient six à tourner. Au début elle s'occupa de décharger le van ou d'installer le matériel, apprit le métier de bénévole. Elle se montrait sans entrer ouvertement en contact afin de familiariser à sa présence les prostituées et les souteneurs qui rôdaient autour d'elles et les surveillaient.

Une nouvelle semaine passa. Judith et Samuel se retrouvèrent sur la même place. Le village de Noël était fini. Il avait ouvert. Les gens se pressaient aux abords, s'attablaient pour un vin chaud. Les hauts parleurs diffusaient en boucle des refrains anglophones et surannés. L'air était vif et le temps clair ; sur la terrasse, leur café fumait, ils avaient froid.

- Alors ? demanda Samuel.

- Je me fonds dans le décor. On ne me remarque plus, les filles commencent à me faire confiance, je parle avec elle, elles se confient un peu. Je n'ai pas abordé le sujet pour l'instant ni montrer la photo. Mais j'entends des choses ; une des filles parlent plus et semblent plus rebelles ou moins craintives que les autres. Je pense que je lui parlerai bientôt. Et vous ?

- Je fais partie des habitués. On m'appelle le photographe. Les clients aussi commencent à me faire confiance. Ils me prennent pour un original. Mais, pour l'instant, on ne m'ouvre pas les portes du trafic. Les filles me réclament. Elles savent que pour le prix d'une ou deux passes, elles seront un peu tranquilles et au chaud. Mais dès que j'aborde le sujet avec elle, je sens qu'elles se raidissent. Elles détournent la conversation, refusent d'en parler. Pourtant, ça s'agite. Ça ne va pas tarder. Les clients sont nerveux, excités depuis hier. J'entends parler d'arrivage. C'est pour bientôt mais je ne sais pas où.

- Bien. Je vais essayer d'en savoir plus.

Le soir même, alors que quelques prostituées se regroupaient autour de la cantine de l'Auberge, Judith aborda la jeune femme qu'elle avait repérée. Elle la bouscula, renversa le plateau qu'elle tenait : un vin

chaud, quelques biscuits. Judith s'excusa, l'aida à ramasser et lui transmit discrètement un papier en lui murmurant :

- Dès que vous le pouvez, demain, place Crève-cœur.

La prostituée, surprise, regarda Judith retourner à la camionnette, puis lut le papier. C'était la photocopie de la photo d'Oni accompagnée d'un message. « Vous savez des choses. Aidez-nous à la retrouver. »

La prostituée froissa le papier, le jeta dans le brasero. Un des hommes aperçut son geste. Judith quitta la maraude, une heure plus tard.

- A demain soir, Simon, salut Marie.

- A demain Judith, répondirent les deux bénévoles en agitant la main en guise d'au revoir.

- A demain, les filles. Bon courage, faites attention à vous.

- Compte sur nous, Judith, repose-toi.

Elle avait garé sa voiture le long du canal de Marck. Deux hommes la suivirent. Ils la doublèrent. Il devait être deux heures du matin, il n'y avait personne dans les rues. Les deux inconnus la bousculèrent et, avant qu'elle eût pu crier, ils l'avaient plaquée contre un mur. Une main lui bâillonnait la bouche.

- Qu'est-ce que t'as à fouiner la nouvelle ? Tu s'rais pas une salope de journaliste ?

Judith se débattait mais l'étreinte était trop forte. Elle réussit à souffler :

- Je viens pour aider, c'est tout.

Ils la palpèrent, une fouille écœurante. L'homme s'arrêta à son entrejambe, plaqua sa main sur son pubis, l'écrasa. Il approcha son visage du sien ; il l'effleurait des lèvres.

- T'es bonne. Si tu débloques, j'me sers d'abord et après, j'te donne aux autres. T'as compris ?

- Compris, dit-elle en détournant son visage.

Une voiture s'engagea dans la rue, s'arrêta. Une vitre s'ouvrit. Une tête en sortit.

- Hé, qu'est-ce qui se passe ? Laissez-la tranquille.

Les deux hommes la lâchèrent, hésitèrent un instant.

- Je téléphone aux flics, cria le conducteur.

Les souteneurs renoncèrent.

- Arrête de fouiner, lancèrent-ils en disparaissant.

L'homme sortit de sa voiture, c'était M'Béké, un des bénévoles.

- Ca va Judith, je viens de finir à l'Association. Je rentre chez moi. Tu veux que je t'accompagne.

Judith, encore collée au mur, avait le souffle coupé.

- Non, ça va aller. Merci M'Bé.

- Qui c'étaient ces types ? Le commissariat n'est pas loin et...

- Non, pas la peine. C'étaient des p'tits cons qui sortaient de boîte. Ils avaient trop bu. Ils m'ont fait peur, c'est tout.

- Tu es sûre.

- Oui, oui, vas-y, ma voiture est juste là. Rentre, t'inquiète pas. A ce soir.

- Ah, non, pas ce soir. Moi, c'est mardi.

- Ok, à mardi, alors à mardi. Encore merci, M'Bé.

Le bénévole s'en alla. Judith resta un moment, immobile, sondant la rue avant de s'y engager, craignant leur retour. Pui elle se dirigea vers sa voiture. Elle tremblait encore au volant.

Après un détour chez elle où elle se lava et se changea, Judith se rendit au bar de la place. Elle s'installa sur la terrasse et attendit. Elle croisait les jambes. Elle sentait toujours l'ombre de la main de son agresseur sur son sexe. Cette fois-ci, Judith avait pris le revolver. Elle attendit. Vers onze heures, la jeune femme arriva. Son regard errait, inquiet, à la recherche de Judith.

- Aicha ! Je suis là.

La prostituée regarda autour d'elle, affolée, rejoignit Judith.

- Ne dis pas mon nom. Viens. On va se mêler aux gens.

Elles entrèrent dans le village, feignirent de s'intéresser aux pacotilles clinquantes. Elles essayaient des écharpes en faux cachemire, s'amusaient à enfiler des bonnets à tête de renne.

- Vous êtes qui en fait ?

- Je suis avocate et détective.

- Et vous voulez quoi ?

- On m'a chargé de retrouver Oni et si possible de boucler les proxénètes ou de démanteler la filière. Mais on avance trop lentement. On n'a aucune info. On a besoin de vous pour savoir où elles se trouvent et surtout à quel endroit les nouvelles arrivent, où se fait le trafic.

Aicha se tut. Elle essayait un collier, se regardait dans le miroir suspendu à un poteau du stand. Elle hésitait.

- Bon. Je vous les donne parce que ce sont des ordures. Mais j'veux pas que mon nom apparaisse. Ni procès, ni rien.

- Je vous donne ma parole. Vous nous dites où vous pensez qu'elles sont, on fait une descente, on les tire de là et on disparaît. Pas de procès, pas d'enquête. Une action hors police, hors justice.

- Des bruits courent. Le dernier groupe qui est passé ici aurait été envoyé à Paris, du côté du bois de Boulogne. Y'a un gros groupe de clients amateurs de gamines là-bas.

Aicha se tut, regarda autour d'elle. Le vendeur posait sur elle des yeux insistants, d'autres hommes les regardaient. Tout lui semblait une menace.

- Il vous va à la perfection, ma p'tite dame. Ça, s'est un joli cadeau pour votre amoureux. Vous allez lui plaire comme ça.

Aicha, surprise, paya, le faire taire pour ne pas qu'on les remarque.

- Un papier cadeau, autre chose...

- Non, non, c'est gentil, elle va le garder sur elle, coupa Judith.

Elle la prit par le bras, l'éloigna. Sur la pelouse synthétique, des lutins mécaniques chargeaient un traîneau de contreplaqué. Elles allèrent prendre un café à un bar ambulante ; Judith attendait sans forcer la confiance. Aicha reprit.

- Quant à l'arrivée, généralement, le trafic se fait dans la zone de Vimeux pas loin de la gare de l'Eurotunnel. Comme ça les anglais peuvent venir aussi. Depuis la relance du chantier du port, y' a une grosse demande. Un de mes clients, hier, était très excité. Il me disait que ce soir, ça le changerait. C'est tout ce que je sais.

- Merci, Aicha. Comment je peux...

Elle eut un sourire ironique.

- Vous pouvez rien pour moi. Mais pour elles... Arrêtez leurs souteneurs et faites leur mal. Ça m'ira.

- Merci, encore.

- Merci à toi, Judith. Adieu, j' pense pas qu'on se reverra.

Aicha s'en alla. Judith téléphona tout de suite à Samuel, lui transmit les infos. Ils se virent chez Judith à Sangatte.

- Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Samuel. On s'arrête là. On file à Paris, on tente de sauver Oni ou on essaie en plus de sauver les filles qui arrivent et de démanteler le réseau.

- Je préfère la deuxième solution. Vous prenez contact avec une des filles. Elle nous mène là où ils les détiennent. On les fait sortir et on...

Samuel l'interrompt.

- Non. Je foncerai seul sur Paris. J'y ai mes antennes, des amis. J'organise une descente et on tire Oni de là. Vous, vous restez là. Les filles auront besoin qu'on les protège et qu'on les défende. Elles auront besoin de vos compétences et du soutien de l'Auberge.

Judith hésita mais Samuel avait raison. Vu l'urgence, ils ne pouvaient pas rester ensemble.

- Très bien on fait comme ça, conclut-elle.

- Ne sortez plus sans votre arme, conseilla Samuel en partant.

Le soir même, Samuel était sur le terrain vague de la Z.A de Vimeux. Une soixantaine d'hommes étaient attroupés autour d'une fourgonnette, tapaient du pied au sol, autant de froid que d'avidité, soufflaient dans leurs mains. Il les rejoignit. Son apparition créa un remous de défiance dans le groupe. On n'aimait pas les nouveaux. Normalement il fallait être introduit. Un des hommes se dirigea vers lui, sûrement un des proxénètes. Il fallait qu'il agisse vite pour se faire accepter. Il reconnut un des clients qu'il voyait sur d'autres sites. Il alla le voir.

- Salut. C'est ce soir ?

L'homme l'avisa surpris, le reconnut.

- Salut, photographe. Qu'est-ce que tu fous là ?

- J'ai entendu dire qu'il y avait des nouvelles qui arrivaient ce soir. Ça m'intéresse.

- Qui t'a dit ça ?

- Une des filles, hier.

- Elle parle trop.

Le souteneur arriva à leur hauteur, retourna Samuel. Il avait sorti une arme.

- C'est bon, je le connais.

Samuel montra une liasse de billets.

- Je viens pour les filles, j'ai de quoi payer.

Le souteneur rengaina. La tension diminua et les regards se fixèrent de nouveau sur le van. On attendait impatiemment de voir le nouvel arrivage. Personne ne parlait. La rangée de phares installée sur le toit de la camionnette, à l'arrière, illumina le sol. C'était le signal. Les clients se rangèrent à côté de la porte. Une cérémonie de miss esclaves, misérable et ignoble, commença dans le crépuscule glacé du terrain vague. Le givre blanchissait les branches des buissons. On n'entendait que la glace des flaques d'eau qui craquaient sous les pas. Douze adolescentes en short et soutien-gorge, grelottante, descendirent du fourgon, s'aligna. Deux proxénètes, ostensiblement armés, les poussaient dehors. Celles qui, pour se protéger du froid, tentaient de couvrir leur corps de leurs bras, recevaient un coup dans les reins. Une fois alignée, l'inspection commença. Les clients sortirent leur lampe-torche, tournèrent autour des filles pour mieux les voir et les palper. Une sale brocante. La plus âgée devait avoir seize ans. Leur visage était intact mais on voyait des meurtrissures sur leur corps. Samuel sortit discrètement son portable, tenta de prendre quelques clichés mais la vigilance des deux mafieux et celles des clients entre eux ne se relâchaient pas ; il y avait comme une entente tacite d'autodéfense. Une fois leurs choix faits, les clients allaient voir les proxénètes, donnaient leurs listes et payaient. La plupart en choisissait trois ou quatre pour une semaine de consommation. La scène se déroula sans presque aucune parole échangée. Le commerce était rôdé. Le retour se ferait deux heures plus tard. Les filles non choisies rentrèrent dans le van. Les portières des voitures claquèrent. Certains clients partaient en direction des hôtels les plus proches. D'autres faisaient une centaine de mètres, s'isolaient à peine et commençaient.

Samuel choisit une de celles qui parlait le mieux français, la réserva pour la semaine.

Les deux premiers soirs, Samuel mit en confiance la jeune prostituée. Le troisième, il lui proposa de l'aide en échange de son témoignage. L'adolescente n'hésita pas, accepta tout de suite. Tout faire pour tenter d'échapper à cet enfer.

Le lendemain, au lieu d'aller dans son studio, Samuel l'emmena chez Judith. Elle s'appelait Chahida. Judith déposa un enregistreur sur la table autour de laquelle ils s'étaient installés. Elle commença, d'abord avec hésitation. Les mots avaient du mal à venir tant il était difficile de revivre son drame et d'en parler à des inconnus. Mais, peu à peu, l'urgence et le désir d'agir, la certitude d'être utile, affermirent sa voix.

« J'ai fui le Soudan avec mon frère. On a réussi à passer par l'Italie. On voulait aller en Allemagne ou en Angleterre. Dans un camp, des gens sont venus. Ils avaient l'air bien. Ils ont promis à mon frère qu'ils allaient me donner un travail d'hôtesse en Russie pour la coupe du monde. Ils leur ont donné mon premier mois de salaire. Mon frère a accepté. Il m'a acheté quelques affaires avec l'argent, un téléphone, une valise et m'a dit au revoir. Je ne l'ai plus revu. A peine j'étais partie que les hommes ont jeté mes affaires. Ils m'ont mis nue pour ne pas que je m'enfuis et m'ont laissé sans rien dans un hangar avec d'autres filles. Ils ont gardé mon portable pour envoyer des faux sms à mon frère. Ensuite, moi et les autres filles, ils nous ont préparées. Ils m'ont frappée, violée, tous les jours jusqu'à ce que je les supplie d'arrêter, que je ferai tout, qu'ils me prostituent mais qu'ils arrêtent. Alors ça a commencé. On nous transportait de stade en stade. Une fois terminée, on nous a fait traverser l'Europe. On allait partout où il y avait du monde. Il y a eu l'Allemagne, la Belgique, j'ai reconnu les langues et les accents. Maintenant, on est là, après je ne sais pas.

Il y eut un long silence. Ce qu'ils avaient à lui demander était difficile. Judith transmit un téléphone à la jeune fille.

- Contacte ton frère, Chahida.

Judith attira Samuel du côté de la cuisine. Ils discutaient à voix basse tandis que l'adolescente souriait en envoyant des selfies. Ils l'entendaient rire. Sans comprendre ce qu'elle disait, mais au ton de sa voix, ils savaient qu'elle lui mentait. Elle raccrocha, rappela Samuel et Judith. Chahida s'effondra.

- Je n'ai pas pu lui dire, je n'ai pas pu lui dire. J'ai tellement honte.

Judith la blottit dans ses bras et la berça.

Samuel sortit de l'appartement. Il savait que ce qu'il allait faire était stupide, que Judith le lui reprocherait. Mais les méchants devaient payer. Et, en attendant de coincer les fournisseurs, il irait raréfier la demande. Il connaissait leurs coins, leurs hôtels, leurs habitudes. Un appareil photo, le chantage ou la dénonciation. Il fonça au point de rendez-vous. Le van n'était plus là mais quelques ordures s'affairaient dans leurs voitures. Il multiplia les clichés. Un des véhicules était isolé. Il s'en approcha en silence, saisit une lourde branche et entreprit de défoncer la carrosserie. L'homme, affolé, à moitié rhabillé, surgit du véhicule. Une gamine de douze ans se pelotonna sur la banquette arrière. La branche percuta l'inconnu au ventre puis au menton. Il s'effondra. Samuel courut vers un deuxième véhicule qui s'en allait. Le client avait jeté la prostituée par la portière. Samuel surgit devant les phares. Le pare-brise explosa sous les coups. Le conducteur lâcha le volant pour se protéger le visage. Les éclats de verre écorchèrent son corps à demi-nu. La voiture s'encastra dans un arbre. La tête heurta violemment le volant. L'homme s'évanouit. Les autres véhicules avaient disparu précipitamment.

Samuel alla voir les deux filles.

- Allez-vous mettre dans ma voiture, leur dit-il dans toutes les langues qu'il connaissait.

Elles lui obéirent, s'installèrent à l'arrière. Lui, se chargea des clients. Il les prit en photo, à la manière anthropométrique des clichés de police, de face et de profil, et dans leur vulgaire et ridicule virilité. Il fouilla leurs poches, photographia les papiers, prit l'argent qu'ils avaient. « Ça, c'est pour les filles. » L'un d'eux s'éveillait en gémissant, dodelinant de la tête. Il la releva par les cheveux, la plaqua contre la carrosserie.

- Regarde-moi...

L'homme détourna le visage. Il le gifla.

- Regarde-moi, répéta-t-il, lèvres fermées.

Samuel le saisit au menton, le força à le regarder en face.

- Regarde-moi et écoute. Ne t'approche plus des filles, compris. J'ai ton nom, ton adresse. Je te retrouverai quand je voudrai. Tu auras bientôt de mes nouvelles. Tu as compris.

L'autre ne répondit pas. Samuel lui secoua la tête.

- Tu as compris.

- Oui, oui, j'ai compris.

- Maintenant... Samuel sortit son revolver, appuya le canon sur son genou. Si tu veux un jour remarquer, tu vas me donner le nom du réseau sur le net, ses codes d'accès. Et ne t'amuse pas à alerter tout le monde pour le fermer tout de suite. Je reviendrais pour te faire sauter les deux genoux. J'attends.

L'homme était terrorisé.

- Personne ne doit savoir, personne, ni le réseau, ni ma famille, supplia-t-il.

- Tu collabores, tu me donnes ce que je veux, et t'auras juste des problèmes de conscience. Par contre, je serai toujours quelque part, pas loin de toi. Au cas où tu te tiendrais mal. Si je te vois tourner autour des filles, si j'apprends que tu rôdes dans le coin, sur des réseaux, ce que tu as vécu ce soir te semblera le paradis par rapport à ce que je te ferai subir.

- Ok, je vous le donne.

Il n'avait pas vraiment le choix. Samuel reprit son portable, filma l'homme en train de donner les informations.

-Voilà, c'est bien. N'oublie pas que je garde la vidéo ; tiens-toi à carreaux, tenez-vous tous à carreaux., maintenant, va chercher ton copain et dégagez.

L'homme obéit, se rhabilla en tremblant, alla s'occuper de deuxième client encore évanoui.

Avant de partir, Samuel le héla.

- Hé, à votre place, je me planquerais pendant quelques temps. Les gars vont être nerveux.

Puis il rejoignit sa voiture, deux lueurs blanches dans la nuit du terrain vague. Il ouvrit le coffre, prit des couvertures, les donna aux jeunes filles, mit le chauffage à fond, démarra. Blotties à l'arrière l'une contre l'autre, elles ne disaient rien, figées dans la stupeur, hésitant entre crainte et soulagement.

Dans le studio, Judith expliquait à Chahida sa proposition. Son témoignage était trop terrible pour qu'elle lui demande de s'engager plus.

- Avec ton témoignage et l'enquête de Samuel, on aura de quoi arrêter, au moins pour un temps le réseau. Tu vas rester avec nous, je te trouverai un logement, je t'aiderai à monter une demande d'asile et à obtenir un titre de séjour. On pourra essayer de faire venir ton frère. Les souteneurs ne te retrouveront jamais si on part cette nuit.

Chahida réfléchissait.

- Et les autres filles ?

- Pour l'instant, on ne peut rien pour elles.

- Alors, j'y retourne. Je ne peux pas les abandonner. Il faut les sauver aussi.

- Non, tu en as assez fait, tu risques de ...

- Non, je ne peux pas... et puis, vous ne savez rien des hommes, moi je connais leurs visages, vous me donnez un portable et je les photographie. Vous me tracez ou bien, avec le portable, je vous dis où on est, où ils envoient toutes les filles et vous venez nous chercher.

Il paraissait évident que Judith ne parviendrait pas à faire changer d'avis Chahida.

- Je n'osais pas te le proposer. Tu peux rester encore ?

- Monsieur Samuel a payé pour la nuit.

- Bien, lorsqu'il reviendra – son absence l'intriguait – on t'expliquera comment on compte procéder.

Maintenant tu vas manger un peu et tu vas dormir.

Judith la coucha, lui raconta une histoire pour la calmer et l'endormir. Puis, inquiète, elle s'installa devant la fenêtre à guetter le retour de Samuel. Vers trois heures du matin, il arriva, phares éteints. Elle le devina dans les halos du parking, accompagné de deux autres silhouettes. Elle ouvrit son sac, prit le revolver, se colla à la porte, éteignit la lumière. Il frappa et murmura.

- Judith, c'est moi. Allez faire chauffer de l'eau.

Elle ouvrit sans comprendre. Devant elle, Samuel, accompagné de deux gamines, maquillées comme des poupées, emmitouflées dans des couvertures. Leurs pieds tenaient mal dans des talons trop hauts pour leur âge. Samuel devança les questions de Judith.

- Je vous présente Elikya et Elora. Ils sont sûrement en train de les chercher. Je sais, je n'aurais pas dû. Ça bouleverse un peu nos plans.

Le bruit réveilla Chahida. Elle aperçut ses deux amies, les regarda stupéfaites, se jeta dans les bras de Samuel.

- Merci, monsieur Samuel. Merci Judith.

Ils laissèrent les trois jeunes filles, préparèrent du thé, une soupe. Judith disputait Mourgue à voix basse.

- Mais qu'est-ce que vous avez foutu ?

- Je ne pouvais plus attendre. J'avais dans la tête les images de ce qu'elles étaient en train de subir. Je devais arrêter ça.

- Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

- On ne change rien, on le fait plus tôt, c'est tout. Les mecs que j'ai secoués ne diront rien. Par contre, les proxénètes, quand ils vont s'apercevoir qu'il leur manque deux filles, vont tout faire pour les retrouver puis disparaître. C'est là qu'on intervient. Chahida est d'accord ? demanda-t-il en désignant de la tête l'adolescente.

- Oui, c'est même elle qui l'a demandé.

- Bien, je la ramène, ingénument. Je vois ce qui se passe. On les suit jusqu'à l'endroit où ils les logent. On fait sortir les filles. Je pense que, dans l'affolement, ils mettront peu de monde pour les garder. Tous les autres seront à la recherche des deux clients et des deux filles. On les fait sortir à ce moment là et moi je fonce sur Paris.

- Vous êtes chiant, Samuel.

- Je sais.

Judith contacta Simon qui vint récupérer Elora et Elikya. Au moment où il les emmenait, elle lui demanda :

- Comment faites-vous ? Vous savez que c'est sans fin.

- Je ne sais pas. Comme vous, Judith, je suppose. Notre victoire, c'est de leur compliquer la tâche. C'est tout.

- Oui, c'est tout. Contactez-moi pour les démarches.

- Sans faute. Bonne chance à vous.

- Merci, Simon.

Il alla embrasser Chahida : « Sois prudente. » puis emmena les deux adolescentes.

Une fois Simon parti, Judith et Samuel expliquèrent à Chahida leur plan d'action. Elle aurait un portable qu'elle laisserait allumer. Elle enregistrerait tout. Si possible, elle prendrait des photos de tous les membres du réseau qu'elle croiserait. Dès qu'elle le pourrait, elle leur indiquerait qu'ils pourraient venir. Les numéros de portable de Judith et Samuel étaient pré-enregistrés. Chahida acquiesça. Samuel conclut :

- Moi, j'accompagne Chahida à Vimeux ; Judith, vous nous suivez avec votre voiture. Une fois que j'ai rendu Chahida, je fais semblant de partir et on planque. Dès qu'ils bougent, on les suit.

- Est-ce qu'on a une alternative ? demanda Judith.

- Je n'en vois pas, non.

- Alors, faisons comme ça.

Avant de partir, Samuel téléphona à quelques collègues qui avaient un goût immodéré pour mettre les poings sur les i des mafieux.

- On aura besoin d'aide, dit-il en raccrochant. On y va ?

La pensée d'un renfort rassura Judith.

- On y va. C'est bon, pour toi, Chahida ? Tu peux encore refuser.
- Non, non, c'est bien comme ça.

Dehors, une pluie glacée, oblique cinglait les visages. Le jour ne parvenait pas à percer les nuages. Ce n'était pas l'aube, juste une pénombre grise. Judith suivit Samuel et Chahida. Lorsqu'ils arrivèrent dans la rue du Marais, aux abords de Vimeux, ils furent rejoints par trois voitures. Samuel prit la tête du convoi et le guida dans l'impasse du Milieu. Les véhicules s'arrêtèrent. En tout, Judith aperçut sept visages cagoulés. Samuel sortit, alla parler au conducteur de chaque voiture puis arriva à Judith.

- Je leur ai donné les numéros de nos portables. Vous êtes prête.
- Oui.

Samuel et Chahida se dirigèrent vers le terrain vague. Julie les vit s'en aller avec angoisse. Elle vérifia son portable, le niveau de sa batterie, le revolver et l'état du chargeur. Il n'y avait plus qu'à attendre. Ses doigts tapotaient le volant.

Quand ils arrivèrent sur le terrain vague, le ballet des voitures s'achevait. Leurs phares blancs éclairaient le ras du sol. Elles quittaient la boue de la zone en éclaboussant la voiture de Samuel qu'elles croisaient. Chahida activa son portable, le dissimula, descendit sous la pluie. Elle grelottait. Deux malfrats la poussèrent jusqu'au camion. Il était évident qu'ils étaient nerveux. Un troisième s'agitait au téléphone. Dans l'intermittence des essuie-glaces, il le voyait faire des gestes véhéments. Un coup de pied sur sa portière le surprit.

- Dégage, ordonna le malfrat.

Samuel fit demi-tour. A la sortie de la zone, se trouvait un bosquet de ronces et de bouleaux. Il y pénétra, éteignit phares et moteur. Il prévint les autres que le départ n'allait pas tarder puis attendit. Au travers des frondaisons, il guettait le chemin. Il n'entendait plus que le couinement des essuie-glaces et le clapotement de la pluie sur la carrosserie.

Enfin, la camionnette démarra. Elle passa devant lui. Samuel lança le signal.

- Départementale 215, direction Coquelles et Sangatte.

La filature dura peu. La camionnette s'arrêta devant un hangar désaffecté bordant la rocade. Samuel et les autres s'arrêtèrent à une centaine de mètres, coupèrent les moteurs, attendirent encore. Au bout d'une demi-heure, deux véhicules sortirent du parking, un homme leur ouvrait les grilles. Samuel envoya rapidement un message.

- Suivez-les.

Les voitures passèrent en trombe devant eux. Samuel compta cinq personnes dedans. Une des voitures de ses collègues démarra et les fila. L'attente reprit. Enfin, Judith et Samuel reçurent un sms de Chahida.

- Venez, hangar du milieu. Ils sont trois. Ils jouent aux cartes dans la cabine.

Judith et Mourgue sortirent en même temps, prévinrent les autres.

Un des malfrats restaient en poste devant la grille.

- Emrah, vas-y, occupe-t-en, dit Samuel à un des policiers.

Emrah se débarrassa de son attirail policier et se dirigea vers la grille. Il titubait, chantait à tue-tête, se vautre contre la grille. Le garde s'approcha, trop près.

- Dégage, connard.

Emrah se retourna.

- Monsieur connard, dit-il en plaquant son taser, au travers de la grille, sur le torse du malfrat. Sonné, par la décharge, il s'effondra. Le policier ouvrit la grille, bâillonna le vigile, sortit ses menottes, l'attacha à la grille.

- Voie libre, amenez-vous, disait le sms.

Les cinq hommes, armes au poing et cagoulés, pénétrèrent dans le terrain. Judith, qui suivait en voiture, se mit en travers du portail. Elle bloquerait la fuite des souteneurs ou ralentirait leur retour. L'un d'eux creva les pneus des deux BMW garées. Puis le groupe longea le hangar de tôle jusqu'aux lumières à l'arrière. Des fenêtres sales qui diffusaient une lueur pâle. Les trois hommes étaient là, attablés dans une sorte de bureau-cuisine improvisé. Le bureau avait un accès extérieur. Emrah fit un signe de la main. Ses doigts amorcèrent un compte à rebours. Lorsque son poing se referma, les policiers défoncèrent la porte, pénétrèrent dans la salle. En quelques secondes, deux des malfrats étaient maîtrisés mais le troisième parvint à sortir du bureau. Il se jeta sur Chahida, la releva brutalement et lui plaqua le canon de son revolver sur la tempe. Il reculait vers la porte du hangar, le corps de l'adolescente lui servait de bouclier.

- Vous faites un pas, je tire. Restez où vous êtes.

Dans les cris d'effroi des autres adolescentes, les policiers avançaient lentement, en silence, pointant leurs armes sur le malfrat, imperturbables, guettant le moindre faux pas pour pouvoir tirer sans toucher l'otage. Mais le malfrat ne leur fournit aucune occasion. Il parvint à sa voiture, jeta Chahida à l'intérieur, fonça vers la sortie. Les policiers tirèrent sans réussir à l'arrêter. Il heurta la voiture de Judith qui virevolta sur la départementale. Malgré le choc et l'arrière fracassé, elle parvint à démarrer et poursuivit le fuyard. Le pneu crevé le ralentissait, rendait instable ses trajectoires. Au premier virage, il sortit de la route, s'encastra dans les piles de béton qui bordaient la voie ferrée. La voiture rebondit sur la route. Judith l'évita de justesse, s'arrêta quelques dizaines de mètres plus loin. Chahida profita du choc et de l'étourdissement du malfrat pour sauter de la voiture. Judith l'aperçut. « Cours, cours, hurla Judith. » Elle fit marche arrière en direction de Chahida. Mais le malfrat se dressait derrière elle. Il tira. L'adolescente s'effondra, se releva, chancelante. Un coup de feu retentit encore. Comme bousculée par l'impact, Chahida trébucha, retomba. Judith était à la hauteur de l'adolescente ; elle pila, ouvrit sa portière. L'homme visa la voiture de Judith, tira toujours. Judith sortit son revolver, riposta. Chahida parvint à se glisser sur la banquette. Judith accéléra alors sa marche arrière. Les coups de feu retentissaient autour du véhicule. L'une éclata le pare-brise, une autre griffa son cou. Mais elle ne ralentit pas. Elle heurta l'homme qui rebondit sur le coffre et tomba inanimé au sol.

Julie se retourna vers Chahida. La jeune fille agonisait. La balle l'avait traversée de part en part au niveau des reins. Le sang imbibait ses vêtements, poissait la banquette. Le moindre geste de Judith faisait gémir la victime. Elle tentait d'arrêter l'hémorragie mais le sang coulait entre ses doigts. Quelques secondes plus tard, Samuel et un autre policier arriva. Le CHP n'était pas très loin.

- Allez-y, Judith, on se charge des autres filles.

Judith repartit sur les chapeaux de roue. Dix interminables minutes.

- Tiens bon, Chahida, tiens bon.

Elle eut la force de répondre :

- Vous les avez eus ?

- Oui, les filles sont à l'abri.

Chahida sourit.

- C'est bien. Merci Judith.

- Non, tais-toi, Chahida, c'est à nous de te remercier. Tu as été tellement courageuse !

L'adolescente gémissait. Malgré la douleur, il fallait qu'elle parle.

- Non, Judith. Tu sais... J'ai tant souffert... Ma vie n'a jamais eu de sens à tout ça. Tu m'as sauvé Judith. Grâce à toi, j'ai vécu quelques heures.

Chahida s'évanouit. Enfin les urgences.

Les infirmiers transférèrent Chahida sur un brancard. Judith tenait sa main, répétait en pleurant : « Pardon, pardon... »

Les infirmiers interdirent à Judith de suivre le brancard. Elle demeura dans le hall, immobile, regardant disparaître Chahida dans le couloir. Elle mourut dans la nuit. Judith avait le portable : les preuves, les images, les visages : proxénètes et clients. On ne pourrait plus fermer les yeux sur les éphémères. Quelques jours plus tard, elle reçut un SMS de Mourgue. Oni et ses amies étaient à l'abri. Et, au vu des clients interpellés qui ne survivraient pas à un scandale, Samuel garantissait leur pleine coopération dans l'enquête en échange du silence. La hiérarchie couvrirait le commando nocturne de Vimeux.

Il leur fallut six mois. Six mois pour créer une nouvelle filière. Un soir de Juin, un premier camion réapprovisionna les clients. Simon avait raison. Toute victoire est éphémère.